Nouvelle-Orléans, janvier 1919.

COMPTES RENDUS

DE

L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS

(GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE)

Paraissant Tous les Trois Mois

SOMMAIRE

Prix de l'Abonnement, $1.00 par an, payable d'avance,
Le Numéro, 25 Cents.

Siège Social 1009 de la Bâtisse de la Banque Hibernia,
Nouvelle-Orléans.



Nouvelle-Orléans, janvier 1919.

COMPTES RENDUS

DE

L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE

Athénée Louisianais.

La Société fondée sous ce nom a pour objet:

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane.
2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger;
3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée Louisianais les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société:

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Séance du 15 novembre 1918.

L'Athénée Louisianais recommence ses travaux en novembre au lieu d'octobre à cause de la maladie qui sévissait dans notre ville. La séance qui a lieu chez M. et Mme Rouen est une réunion d'affaires. Sont présents: MM. Bussière Rouen, président, Edgar Grima, 1er vice-président, Charles F. Claiborne, second vice-président, Lionel C. Durel, secrétaire, André Lafargue, sous-secrétaire, Mme Bussière Rouen et MM. Fernand Remanjon, George Sarrat et le docteur Félix A. Larue.

Le secrétaire fait la lecture de la correspondance reçue pendant l'été. M. Victor José Velasquez, présenté par M. Victor Bernard est élu membre de l'Athénée à l'unanimité et M. Charles Barret, consul général de France est élu membre honoraire. MM. George Sarrat et le docteur Félix Larue intéressent l'Athénée en faisant la lecture de lettres reçues de France écrites par des orphelins qu'ils ont adoptés. Il est decidé d'avoir la séance de rentrée à l'Hôtel

Grunewald en décembre et la fête annuelle en 1919.

Après avoir pris des rafraîchissements gracieusement offerts par nos hôtes, l'ajournement est prononcé à onze heures.

Séance d'affaires du 8 décembre.

Séance extraordinaire qui a lieu à l'Hôtel Grunewald. Sont présents: MM. Bussière Rouen, président, Lionel C. Durel, sécretaire, MM. George Sarrat, Fernand Remanjon, Sébastien Roy, Ulisse Marinoni, Paul Villeré et W. J. Waguespack. Mlle Grace King, M. le professeur A. Marin La Meslé et M. Joseph A. Breaux, présentés par MM. Rouen, Durel et Waguespack, sont élus membres à l'unanimité.

Séance de rentrée.

Dimanche le 8 décembre à 5 heures dans le salon doré de l'Hôtel Grunewald se pressait une foule composée de l'élite de la société néo-orléanaise. Grande avait été la réponse à notre invitation de venir entendre M. le professeur Louis Cazamian, lieutenant de l'armée française,

professeur de littérature anglaise à l'Université de Paris, et membre de la commission extraordinaire envoyée par le gouvernement français sous les auspices des Etats-Unis.

M. Cazamian parla de "l'Unité de la France." Il tint l'auditoire sous le charme de sa parole et se fit maintes fois applaudir développant en érudit son sujet. Il traça la formation de la nationalité française, rappela le parallèle que présente actuellement les Etats-Unis; puis de la Grande Guerre il nous montra les importants résultats, la complète fusion du coeur français et du coeur américain et l'élévation du droit international à la hauteur de l'honnêteté individuelle.

La conférence fut suivie d'une reception à laquelle, M. Charles Keochlin, un autre membre de la mission française, musicien distingué et critique en renom eut la gracieuseté de jouer plusieurs morceaux de sa composition qui furent vivement goûtés. Il accompagna aussi Mme Louis Cazamian qui possède une charmante voix et du talent; parmi de nombreuses mélodies ravissantes, s'est fait applaudir surtout ce bijou, "Les Roses d'Ispahan" paroles de Leconte de Lisle, musique de Gabriel Fauré.

Edouard J. Fortier

Nous apprenons avec peine la mort d'une personne doublement chère à notre société et qui nous a fait l'honneur de la représenter annuellement aux séances générales de la Fédération de l'Alliance Française. Celui dont nous nous occupons était fils d'Alcée Fortier dont le nom seul rappelle des pages glorieuses de nos annales. Lui aussi avait embrassé la carrière dans laquelle son père s'est illustré; professeur de français dans plusieurs de nos universités et depuis quelques années à l'Université Columbia de la ville de New York il s'était distingué par de sérieuses études et s'est fait un nom dans le domaine de l'enseignement. Dans le monde des lettres aussi un brillant avenir s'ouvrait à lui quand, hélas! la sinistre Faucheuse le ravit aux siens à la fleur de l'âge.

A sa mère, à sa veuve, à tous les siens, l'Athénée Louisianais envoie tous ses compliments de condoléances et les prie de bien vouloir accepter l'expression de son affectueuse sympathie.

Extraits de la conférence faite par M. André Lafargue, président de la Mission envoyée par la Nouvelle-Orléans, à Paris, pour célébrer le bi-centenaire de la signature du décret autorisant Bienville à fonder notre ville.

Le lendemain une réception grandiose nous est faite à l'Hôtel de Ville, où les édiles de la grande métropole parisienne, par l'intermédiaire de M. Ambroise Rendu, leur très sympathique et zélé Vice-Président, nous donnent l'assurance qu'ils sont heureux d'acclamer en notre personne toute la population d'une ville, dont les attaches sont demeurées si éminemment françaises. Cette cérémonie, qui se déroulait dans le cadre merveilleux d'une des plus belles salles de l'Hôtel de Ville, brillamment illuminée et ornée de tables chargées de fruits, de fleurs et d'orfèvrerie étincelante, avait été précédée d'un déjeuner donné en notre honneur par les autorités municipales et départementales, dans un des restaurants les plus célèbres de Paris,

et au cours duquel des sentiments de solidarité et de confraternité franco-américains furent exprimés. Le soir, aux Ambassadeurs, sous les bosquets des Champs Elysées, un banquet nous fut offert, auquel le Maréchal Joffre, le Héros de la Marne, nous fit le grand honneur de présider. Les personnalités les plus en vue du monde parisien, littéraire, artistique et politique, assistaient à ce festin. Nous étions très touchés de toutes ces manifestations de vive sympathie et de solidarité. Nous aurions voulu que tous nos compatriotes soient là, afin qu'ils puissent se rendre compte par eux-mêmes de toute l'affection que nous porte la France, qui n'avait pas voulu, même dans ses moments de deuil et d'angoisse, oublier que nous étions les habitants d'une contrée où flottaient jadis le fleurdelisé et le tricolore.

La belle, douce et martiale image du Maréchal Joffre, à la droite duquel j'eus le grand honneur de m'asseoir, m'a laissé un souvenir inoubliable. Sa physionomie toute empreinte de bonté et éclairée par un regard limpide et bienveillant, sa profonde modestie et le ton musical et mésuré de sa parole me resteront toujours gravés dans la mémoire. Comme tous les grands

hommes, le Maréchal Joffre est simple d'allure et de parole. Répondant au toast que je lui ai porté il parla en termes des plus flatteurs de la Nouvelle-Orléans et de ses habitants, qu'il désirait très vivement connaître. Le Maréchal Joffre vous donne l'impression qu'il sait à la fois commander, se faire obéir, se faire aimer et se faire respecter. Je me sentais très ému devant ce grand homme qui avait sauvé la France et l'humanité entière à l'heure la plus décisive de l'histoire.

La journée du 26 octobre marqua tout spécialement dans les annales de notre voyage.

Par la suite on nous fit voir le camp de la défense aérienne de Paris. Nous passâmes en revue des centaines d'avions de tous genres se dressant en longues files sur le terrain de manoeuvre, comme de grands oiseaux aux ailes éployées. Leurs vaillants pilotes et observateurs—plusieurs d'entre eux de célèbres aviateurs—se tenaient debout devant leurs appareils et nous saluaient militairement, car nous étions accompagnés du commandant du camp. Paris est vraiment bien protégé par ces hardis et courageux enfants de l'air, qui au premier signal d'alarme s'envolent sur leurs avions de

chasse, de bombardement et d'observation, pour interdire l'accès aux régions aériennes qui dominent la Ville Lumière et faire comprendre à l'ennemi que "l'On ne Passe Pas" plus dans les airs que sur la terre de France.

Nous faisons une visite aux Invalides. Sous la conduite du Général Malleterre, un héros de la guerre présente, nous circulons dans la crypte autour du tombeau de celui, qui naguère dictait ses lois aux Prussiens et aux Autrichiens et qui dort de son sommeil immortel sous la coupole dorée de l'un des plus beaux monuments de France. Tandis que nos regards se portent sur le grand sarcophage en marbre brun, qui se dresse devant nous dans toute sa simplicité auguste et solennelle nous frôlons des drapeaux pris à l'ennemi dans les campagnes mémorables du plus grand homme de guerre des temps anciens et modernes. Que de souvenirs glorieux. Comme nous nous sentons émus dans ce lieu qui renferme tant de gloire impérissable et tant d'objets qui évoquent les fastes de l'épopée napoléonienne. L'ombre de Napoléon, comme un aigle gigantesque aux ailes dorées et éployées, semble planer au-dessus de l'édifice et de tout ce qu'il contient. La Gloire et l'Immortalite

semblent avoir élu domicile dans ce lieu de sépulture impériale. Une lueur atténuée, une poussière d'or et de rose semble s'échapper des vitraux qui ornent la chapelle et qui éclairent de chaque côté le bel autel aux colonnes torses, soutenant un merveilleux baldaquin en cuivre forgé et doré. De la coupole descendent des rayons lumineux qui viennent auréoler le marbre foncé du tombeau. C'est bien la sépulture qui convient à celui qui nonobstant ses défauts et ses erreurs a écrits une des pages les plus glorieuses de l'histoire de France.

LES REGIONS DÉVASTÉES:

Il nous faut voir maintenant des choses poignantes et profondément attristantes. On nous conduit dans les régions de France où le Teuton barbare, incendiaire et iconoclaste a laissé son empreinte sanglante et hideuse. Là, où naguère se dressaient de jolis hameaux, des villages fleuris et paisibles, des villes industrielles, des cités historiques, règnent aujourd'hui la ruine et la désolation la plus complète. Chauny, Ham, Tracy le Val, Flavy le Martel, Noyon et toute la section reprise à l'ennemi en février 1917 a été incendiée, saccagée et pillée.

Dans la plupart de ces endroits toutes les demeures, tous les édifices, religieux, civils et industriels, ont été rasés et totalement détruits, soit par le feu ou par l'explosion. Pas une pierre ne reste debout. C'est un vaste panorama de désolation et de ruine qui se déroule devant nous jusqu'aux plus lointains horizons. Les arbres, les beaux arbres fruitiers de France, ont été coupés ou sciés à la racine. Les peupliers, qui répandaient leur bel ombrage sur les routes de cette région ont été abattus systématiquement et gisent de chaque côté du chemin. Les cimetières ont été profanés, les tombes ouvertes, les cercueils éventrés. Pas même le sommeil des morts n'a été respecté par les vandales allemands. C'est horrible. C'est abominable. On éprouve un sentiment de dégoût et de colère devant tant de destruction méthodique et acharnée. On a l'impression que Satan et sa horde infernale ont passé par là; que cela ne peut être l'oeuvre d'êtres humains, surtout de gens qui se targuaient de haut intellectualisme et de science profonde. Quel cauchemar affreux que cet amas de choses brisées, broyées, calcinées, anéanties, sur la belle et douce terre de France. C'est un forfait inouï qu'il faudra

faire payer bien cher à l'heure du réglement final des comptes.

Notre guide aimable, le Lieutenant Comte le Marois veut effacer pour l'instant cette pénible impression. Il nous fait visiter successivement les châteaux de Compiègne, de Chantilly et de Pierrefonds. Aux spectacles angoissants succèdent des heures charmantes passées au milieu de gloires architecturales et artistiques que les Huns impis et sacrilèges n'ont heureusement pas pu souiller.

A MONTMIRAIL:

Nous passons la Toussaint, et le Jour des Morts à Montmirail, d'où nous percevons distinctement le son du canon. Il ne nous est pas inconnu, car nous l'avons entendu en face de St. Quentin, alors que debout dans l'Observatoire du Voleur (celui du Prince Eitel Friedrich—grand cambrioleur impérial) nous contemplions un vaste panorama à l'horizon duquel la bataille grondait. A Montmirail, à la suite d'un service funèbre célébré à l'Eglise de l'endroit, nous nous rendons en défilé—auquel participent toutes les autorités civiles et religieuses de l'endroit—au cimetière, où de vibran-

tes allocutions sont prononcées sur les tombes de ceux qui sont tombés dans cette région dans les journées à jamais mémorables des 6, 7 et 8 septembre 1914. Je salue les morts de la Marne, au nom de la Louisiane et de mes compatriotes et je ne puis m'empêcher de penser, en regardant les tombes qui s'alignent devant moi, que sous peu nos hardis gars viendront eux aussi répandre leur sang et faire le sacrifice de leur vie sur cette terre frémisante de France où les fils de la lumière et de la justice combattent sans relâche les forces de la nuit et de l'oppression. Des drapeaux français, belges, anglais et américains sont plantées sur les petits tertres. Ce sont les pays alliés qui viennent donner l'accolade du drapeau à ceux qui l'ont si bien défendu. C'est très poignant et très triste.

GONDRECOURT et DOMREMY:

Notre train s'arrête. Un jeune officier américain vêtu de l'uniforme khaki qui sied si bien à nos soldats, vient à notre rencontre. Nous sommes heureux de saluer un compatriote. Il a ordre de nous mener au quartier général. Là nous sommes reçus par le General Sibert, qui commande en second l'expédition du Général

Pershing. Nous voyons nos compatriotes sur le terrain d'entraînement. Ils sont tous remplis de la plus belle ardeur et s'entraînent avec enthousiasme et conviction. La tâche n'est pas toujours facile car le terrain est boueux et il faut tout créer et installer. N'importe nos compatriotes font leur besogne avec cet esprit de détermination qui les caractérise. Ils seront bientôt en mesure de prendre leur place sur le front, où ils feront comprendre au Kaiser, de façon certaine qu'une démocratie, en temps de guerre, peut mettre sur pied une armée, qui ayant conscience de la justice de sa cause et sachant que la liberté des peuples est menacée, combattra avec toute l'habileté et avec plus de courage et de conviction que ceux qui ne sont que les vils mercenaires d'une autocratie brutale et sans foi. C'est le triomphe de la justice sur l'iniquité, sans égard au nombre et à la puissance matérielle.

Nous apprenons que Domremy n'est pas loin de là où nous nous trouvons. Nous nous y rendons. Le petit village qui a vu naître la gentille pastourette, qui plus tard sauva la France, est bâti sur les bords de la Meuse. Une route poudreuse et sinueuse le parcourt dans toute sa

longeur. La maison où Jeanne d'Arc est née est là, telle qu'elle se dressait à l'époque où l'héroïque Lorraine l'habitait et y demeurait avec ses humbles parents. C'est une simple construction en pierre, recouverte d'un toit incliné. Elle se dresse dans un parc, dans lequel on a érigé un très beau monument dû au ciseau de Mercié. A l'intérieur, la grande salle du bas est celle où Jehanne vint au monde. Elle servait aussi de salle à manger et de pièce commune. Sa haute cheminée de l'époque est remarquablement bien conservée. On nous fait voir le petit réduit sombre où se couchait l'héroïque enfant. L'ameublement, la ventilation, l'éclairage, laissent à désirer. On se demande même comment la gentille pastourette pouvait y passer ses nuits. Elle avait été élevée à la dure. Cela lui a permis plus tard de mieux supporter le supplice du cachot et de la captivité. Nous contemplons longuement cette demeure qui abrita naguère celle dont le dévouement et l'héroïsme forment la page la plus suave et la plus éblouissante de l'histoire de France. Une note de vraie couleur locale s'ajoute au paysage lorsque sortant de la maison de Jeanne d'Arc nous voyons un troupeau de moutons qui remonte

la grande route, conduit par une bergère. Ce spectacle, se déroulant dans un tel cadre, évoque plus que jamais l'image de la brave enfant qui n'hésita pas à quitter son foyer, les siens ses amis, son cher village natal et son beau troupeau qu'elle aimait tant à conduire au paturage, pour sauver la France au prix de sa vie et de son martyre. Le soleil déclinait à l'horizon et jettaient ses dernières lueurs empourprées sur Vaucouleurs et le Bois Chenu lorsque nous nous éloignons, non sans jeter un dernier regard sur l'ensemble du paysage au mileu duquel avait véçu la plus belle figure de l'histoire du monde.

VERDUN:

Par la vieille porte historique, dont l'une des tours se dresse glorieusement mutilée par le bombardement intense qu'elle a dû essuyer, nous entrons dans la ville dont la défense héroïque a sauvé l'humanité et qui a donné au monde entier un exemple d'endurance et de vaillance dont de simples mortels ne semblaient pas être capables. Elle est en ruines, la cité fière et glorieuse. Ses maisons ont été presque toutes détruites. Ses édifices de tous genres ont de larges blessures béantes qui témoignent

hautement et éloquemment du feu terrible auquel ils ont été soumis. La belle cathédrale, avec son autel copié sur celui de St. Pierre de Rome, le Cloître avoisinant et l'Evêché, une pure merveille de l'époque, offrent un spectacle désolant. La pluie de feu et de fer qui s'est abattué sur ces monuments historiques les a éprouvés très fortement. Le regard se repose partout sur des amas de vitraux brisés, d'encadrements et de moulures broyés et incendiés, de panneaux démolis, de pans de murs écroulés et de toitures effondrés. Des ouvertures béantes se dessinent dans la nef de la cathédrale. Seul le maître autel se dresse parmi des décombres de tous genres. C'est le ciel ouvert qui aujourd'hui semble servir de nef à la Cathédrale et à l'Evêché de Verdun. La population civile a évacué l'endroit dès le début du siège. On ne voit que des militaires dans les rues partiellement déblayées. Verdun porte vaillamment ses blessures et ses cicatrices, elle regarde toujours fièrement l'ennemi, car elle possède sa citadelle, dont les bastions épais et formidables et les ouvrages intérieurs semblent dire aux hordes du Kaiser, comme ils l'ont déjà fait: ON NE PASSE PAS. On se sent là en présence de

cette chose intangible et cependant si puissante, qui s'appelle la Gloire. Le mot Verdun aujourd'hui est synonyme de Gloire et d'Immortalité. Le mot Verdun lorsqu'il est prononcé évoque tout de suite l'image du drapeau de France, claquant à tous les vents et se dressant fièrement sous la rafale des obus et de la mitraille.

Le Colonel, commandant la Place, grand et fortement taillé, physiquement et moralement le gardien qui sied à Verdun, nous fait visiter la citadelle dans tous ses plus petits ouvrages. C'est une véritable cité souterraine, qui peut abriter des milliers d'hommes et qui n'a cessé de fournier aux troupes qui se trouvaient dans les tranchées, pendant les longs mois du siège, tout ce dont elles avaient besoin. Ses casemates souterraines contiennent des usines électriques, des boulangeries, des ateliers de tous genres, des dortoirs et des salles de réunion où la vie normale peut s'écouler sans le moindre danger, même sous le bombardement le plus intense. L'oeuvre de Vauban, perfectionnée à la fin du siècle dernier, est un véritable Gibraltar contre lequel les vagues ennemies peuvent venir se jeter sans jamais l'entamer. Nous déjeunons fort agréablement avec le Commandant et son état-

major dans une galerie souterraine merveilleusement bien éclairée et ornée avec beaucoup de goût. Sous la conduite du Colonel nous circulons dans plusieurs kilomètres de tranchées. Nous nous rendons compte, sur le terrain même, des heures angoissantes que les défenseurs de Verdun ont dû passer dans ces boyaux et ces étroites canalisations au fond desquels on s'enfonce dans une boue gluante et glaciale. Audessus de nos têtes des obus de gros calibre fendent l'air lourdement et avec un bruit sinistre. On tire toujours sur la citadelle invincible. Le terrain, lorsque nous nous hissons sur la pointe des pieds pour regarder au dessus du parapet, est bouleversé et labouré à un tel point qu'il est méconnaissable. Il semble être couvert d'une poussière grise qui se confond avec l'atmosphère et les nuages d'un ciel couvert. Ce sont bien la Mort et la Désolation qui règnent là. A Vaux, debout sur les ruines de la superstructure du fort, qui ne s'est rendu qu'à la suite d'une résistance opiniâtre et prolongée, c'est le même panorama qui se déroule à perte de vue; un terrain morne et désolé, où tout a été brisé, fauché, broyé et détruit. Là où naguère se dressait une forêt n'apparaissent aujourd'hui que quelques troncs

d'arbres, qui se dressent calcinés, dépouillés complètement de toute ramure et ayant eux aussi cette couleur grisâtre et indécise qui recouvre tout. Je n'oublierai jamais les paroles du Colonel, qui me désignait du doigt les endroits où la lutte avait été des plus intenses. Il me dit: "Ceux qui ont combattu ou qui sont tombés à Verdun ne sont pas de simples humains. Ce sont des surhommes. Morts ou vivants ils constituent les autels de la patrie que nous saluons toujours bien bas." Paroles sublimes, qui disent bien tout le courage et l'héroïsme que les enfants de France ont dû déployer à Verdun devant un ennemi très superieur en nombre et en matériel.

REIMS:

La belle cite champenoise est déserte. Sa population civile qui se chiffrait à 125000 âmes en temps de paix ne représente aujourd'hui que quelques centaines de personnes, qui n'ont pu quitter la ville et qui demeurent comme des taupes dans les grandes câves et les galeries souterraines de l'endroit. La plus grande partie de la ville a été très éprouvée. Reims est toujours demeuré sous le feu de l'ennemi depuis le début de la guerre. Les hauteurs avoisi-

nantes sont occupées par les Allemands, qui y ont établi de nombreuses batteries d'artillerie lourde et qui bombardent incessamment la Ville du Sâcre et la merveilleuse cathédrale qui jadis faisait la gloire des enfants de Champagne et de la France entière. Le baptistère, où Clovis fut baptisé à la suite de la bataille de Tolbiac, par le bon Saint Remi, et devint ainsi le premier roi chrétien des Francs—un édifice d'une valeur historique incroyable, n'existe plus. Le Palais Episcopal a été réduit en poudre, ce qui n'empêche pas cependant le Cardinal Luçon, le fidèle gardien de la Cathédrale, d'habiter tout près de sa chère basilique, au risque de se faire tuer à chaque fois que l'on bombarde l'édifice. Malgré ses protestations et les preuves qu'il a fournies à plusieurs reprises que la Cathédrale ne servait à aucun usage militaire, les barbares et les iconoclastes de l'Attila des temps modernes, systématiquement et odieusement font pleuvoir sur elle des obus du plus gros calibre. Aussi, comme elle a souffert, la "Glorieuse Mutilée." Ses portails sont endommagés à tout jamais, ses saints et ses rois décapités, brisés, mutilés, sa façade brûlée, ses vitraux mis en miettes, et à l'intérieur lorsque les regards se

portent vers la nef on y voit des ouvertures béantes, où les obus se sont frayés un passage lorsqu'ils viennent éclater sur les dalles sous lesquelles dorment de leur dernier sommeil plusieurs générations de cardinaux évêques, qui jadis sacraient les rois de France dans ce même édifice. L'endroit, où près du maître autel se tenait la Pucelle d'Orléans, le jour du sâcre de Charles VII, que l'on avait pieusement marqué et gracieusement décoré, est recouvert aujourd'hui de platras et de poussière pierreuse. Devant une telle profanation je comprends fort bien ce cri des Rémois lorsqu'ils virent le plomb qui recouvrait le toit de la cathédrale, se fondre et s'épandre en nappes liquides de chaque côte: "C'est la Cathédrale qui pleure" et s'adressant à leur vénérable Cardinal-Archevêque ils lui dirent: "Eminence, regardez les larmes de la Cathédrale." Toute l'humanité pleurera ce forfait inouï, cette oeuvre sacrilège, qui servira de flétrissure à tout jamais à la race infernale qui en aura été l'auteur.

ANDRÉ LAFARGUE.

LA PROPAGANDE ALLEMANDE
OU
L'INFLUENCE FRANCAISE.

(Lu à L'Athénée Louisianais le 28 avril 1918).

Monsieur le Président, mesdames, messieurs:

Comme je ne doute pas de votre bienveillance, je me permets de vous exposer une parabole, des plus simples du reste et tout à fait à propos pour un auditoire louisianais.

Qui de vous ne se rappelle en effet, et je m'adresse à ceux ou celles qui voudront bien s'avouer tout bas, qu'ils ont dépassé la trentaine qui de vous ne se rappelle, dis-je, des printemps en notre bonne ville de la Nouvelle-Orléans.

Certes, je ne veux pas dire que le ciel soit moins bleu, les arbres moins verts où le parfum des fleurs moins enivrant qu'il y a trente ans; non, mille fois non! Cependant vous vous souvenez tous qu'aux printemps de jadis, il y avait chez nous des oiseaux chanteurs et enchanteurs, des colibris beaux comme des bijoux qui fré-

quentaient les chênes de la rue des Remparts, les massifs du Jackson Square, les sycomores géants de la place Congo et qui se posaient souvent sur les vérandas et les petits balcons en fer forgé de la rue Royale.—Nous les appelions de noms gracieux de: petits papes, d'évêques et de cardinaux.

Permettez moi de vous transporter en ce voyage aux jours d'antan, et les yeux mi-clos, afin de mieux ressasser les souvenirs d'enfance, dites-moi si vous ne voyez pas, vous aussi, ce gamin à l'air insoucieux qui s'en va avec ses cages et ses trébuchets, tendre des pièges aux petits papes aux ailes vertes et au ventre doré, qui fréquentaient le Parc de Ville.

Ou encore, ne voyez vous pas ce vieux jardin au fond d'une cour de la rue Chartres, tout imprégné du parfum des roses, des résédas et des verveines? Tout les matins n'y entendiez-vous pas la douce plainte du priedieu et tous les soirs la musique enivrante du plus beau chantre d'Amérique, le moqueur de la Louisiane?

Inutile de m'étendre plus longuement à ce sujet. Il n'est pas naturel de supposer que vous n'aimiez pas les oiseaux et il serait encore moins

naturel de supposer que vous n'aimiez pas la Nouvelle-Orléans. Alors, il me reste à vous rappeler, ce que vous savez fort bien et c'est qu'à part le prisonnier dans sa cage dorée, il n'y a plus d'oiseaux indigènes à la Nouvelle-Orléans.

IL Y A LE MOINEAU

En 1850, l'Institut de Brooklyn, sous la direction de Nicholas Pike eut la folie d'importer le English sparrow, le vulgaire moineau. On prétendait premièrement, que le moineau serait indispensable comme destructeur d'insectes et ensuite, du côté sentimental, qu'il rappellerait ici leur mère patrie aux descendants d'Anglais, Quelques années après la guerre, en 1870, je le crois, le moineau fit son apparition à la Nouvelle-Orléans. Vous en savez les conséquences; nos jolis oiseaux ont été dispersés, poursuivis et tués par l'envahisseur. Celà s'est fait si graduellement, mais si insidieusement, que nous ne nous en sommes presque pas aperçus. Nous nous sommes laissé prendre une des plus ravissantes choses de notre pays, nos oiseaux, et par longue accoutumance nous nous sommes laissé faire.

Il n'est peut-être pas trop tard pour y remédier et nous pouvons espérer qu'un ornithologiste saura nous rendre nos charmants oiseaux et expulser le pialleur et pillard moineau.

Je n'ose continuer ma parabole, car vous avez compris que l'oiseau qui crêve les yeux de ses ennemis, qui détruit tout et ne conserve rien, l'oiseau qui n'a rien de mélodieux dans la voix, l'oiseau qui mieux que tout autre sait ce que veut dire la propagande, l'oiseau qui a la robe grise et souvent une petite plume rebelle sur la tête, n'est autre que l'Allemand. L'Allemand qui crêve les yeux et coupe les bras de ses victimes, l'Allemand qui impose les sons gutturaux de sa langue, l'Allemand qui toujours fait sa propagande, l'Allemand enfin qui dans son uniforme gris et son casque à pointe veut en imposer au monde.

Il s'est infiltré de par le monde. Habile et patelin il a su s'insinuer dans tous les pays. Il s'y est rendu indispensable et se sentant fort de lui-même, il n'a jamais perdu de vue la mère patrie; qui, elle non plus ne l'a pas oublié et qui le moment venu s'en sert pour l'aider à conquérir le monde. Cela s'appelle de la propagande allemande, et cela ressemble beaucoup aux

façons de faire du moineau à la robe grise et au plumet rebelle.

D'autre part, la France est et a toujours été la plus grande colonisatrice du monde. Seulement et malheureusement pour elle, quoique heureusement pour les peuples, elle a montré un tel désintéressement, une telle désinvolture vraiment française qu'elle a tout fait pour donner la liberté aux peuples qu'elle aurait pu dominer. Je ne citerai qu'un exemple entre cent et c'est notre belle Louisiane. Car enfin si la France avait voulu, par la volonté de Napoléon nous serions toujours une colonie française. Que ce soit le grand empire du Canada ou la vaste étendue de la Louisiane, le fait est que par des fautes politiques seulement, la France a perdu ces immenses domaines que le courage, l'énergie et l'initiative des Cartier, des Champlain, des La Salle, des Iberville et des Bienville avaient colonisés et civilisés. C'est un fait indéniable et historique, que la France a depuis deux siècles surtout, toujours exploré, colonisé et civilisé la première, que l'Angleterre a su continuer l'oeuvre commencée à son profit, et que, tout récemment l'Allemagne a voulu s'emparer du commerce du monde par une pro-

pagande des plus habiles premièrement et ensuite, en se démasquant subitement, par la raison du plus fort.

Nul ne peut dire du Français qu'il s'est insinué dans le pays afin d'y faire une propagande pour la France. Cette idée ne vient jamais à un esprit français, car lorsque le français prend possession d'un pays, il ne se préocupe pas de l'appui ou de l'expérience d'une autre nation, mais il fait table rase en quelque sorte et entreprend tout de suite développement et l'expansion de ce pays: je ne fais que citer en passant, ce qu'a fait la France en Algérie, au Madagascar, au Tonquin et plus récemment en Tunisie et au Maroc. Je veux dire par là que si, par malheur, un de ces pays venait à changer de mains dans le remaniement de la carte mondiale, qui aura lieu après cette guerre, l'on retrouverait dans cent ans d'ici les traces profondes, vivantes et vibrantes encore, de l'influence française.

Nous n'irons pas loin, chercher les preuves de cette assertion, car nous mêmes, Louisianais, nous en sommes garants. Cependant et voici le point curieux; chez nous, comme chez les Ca-

nadiens ou tout autre peuple qui, à une époque quelconque, aura subi l'influence de la France, nous sentons que la France nous attire par toutes les fibres de notre être et cependant nous sentons aussi que la France ne nous demandera jamais d'abondonner ou de renier le pays d'adoption de nos pères, que nous aimerons avant tout.

La preuve encore et toujours facile, lorsqu'il s'agit de défendre la France, nous la trouvons chez nous. Le 8 janvier 1815, tout homme capable de porter un fusil, c'est-à-dire, toute la population mâle de la Nouvelle-Orléans se battait sous les ordres d'un général Américain et par son courage lui faisait gagner une des plus brillantes batailles de l'histoire. Cependant les hommes qui luttaient avec tant de bravoure sur les plaines de Chalmette n'étaient Américains que depuis douze ans. Ils étaient tout simplement des Français qui n'avaient pas oublié les principes de leur race, la loyauté au drapeau, même s'il est drapeau d'adoption, et l'amour de la liberté. C'étaient ces mêmes hommes, ou leurs pères plutôt qui en 1768 avaient voulu secouer le joug espagnol et, fait histo-

rique qu'on ne peut pas trop souvent relater, qui avaient conçu l'idée de la première république de l'Amérique du nord.

Ce sont ces hommes, nos pères à nous tous ici, qui ont combattu contre ce drapeau en 1861, par amour encore de la liberté ou l'idéal de ce qu'elle était pour eux. En perdant leur cause ils ont compris plus tard et se sont rangés avec loyauté sous le drapeau étoilé.

Toujours et dans maintes autres occasions, les descendants de Français ont montré leur grand attachement sincère et profond aux principes de la grande république des Etats-Unis.

Par contraste nous savons tous que l'Allemand n'est pas assimilable, qu'il est venu en Amérique, comme dans tout autre pays du monde afin d'aider l'expansion coloniale et la propagande allemande. Il s'est affublé des façons aimables et de la bonhomie du commerçant. Depuis les Phéniciens, les Carthaginois et les Vénitiens, jamais le monde n'avait vu une organisation aussi parfaite et en même temps aussi inique, car il ne s'agissait de rien moins que d'asservir la terre. Avec une patience et un travail, que nous avons longtemps trouvés admirables et que nous trouvons diaboliques maintenant, la race teutonne a su s'infiltrer dans toutes les classes et chez tous les peuples, ainsi

qu'un assassin qui pénètre sans bruit afin de mieux saisir son bienfaiteur par la gorge, ou qu'un loup s'affuble d'une peau de mouton afin de mieux dévorer une brebis.

N'avons-nous pas lu dans nos quotidiens, tout dernièrement qu'il y a des villages dans l'état du Nebraska où les enfants d'écoles publiques, chantent tous les matins le "Deutschland Uber Alles" et ne connaissent pas les chants patriotiques américains: le "Star Spangled Banner" et "L'America". Vous avez appris aussi que dans certains états de l'ouest, l'allemand était obligatoire dans l'enseignement aux écoles publiques. Vous savez que toutes ces choses n'étaient pas faites sans un but. Car enfin les Turnvereins menaient infailliblement à la "German Alliance", qui, lorsque le Lousitania fut torpillé, fit envoyer au Président Wilson par ses officiers et ses membres des centaines de télegrammes afin d'empêcher et de protester contre toute déclaration de guerre à l'Allemagne.

Certes nous ne pouvons qu'approuver ceux qui parlent de "l'Amérique pour les Américains" et qui prêchent l'amour de la patrie.

Cependant, la propagande allemande a été si intense qu'il faudra prendre des mesures sévères afin de déraciner cette mauvaise herbe.

Lorsque le flot de l'indignation publique

rompra la digue de préjugés, nul ne pourra l'empêcher de renverser dans son passage tout vestige de la "Kultur" allemande.

Seulement que l'on n'aille pas à l'autre extrême, que l'on n'essaye pas d'étouffer l'influence française, celle qui par ses Lafayette et ses Rochambeau a aidé la jeune république des Etats-Unis et celle qui lui a donné toujours et lui donne maintenant, ses soldats bouillonnant d'ardeur, les Du Guesclin et les Bayard du vingtième siècle.

Voilà pourquoi nous avons la conviction que cet horrible cauchemar qui nous torture depuis trois ans et demi se dissipera avec le soleil de la victoire et qu'alors le monde entier sera saisi d'admiration et de respect devant la bravoure et le courage des Français.

Cette influence française, qui dans ces dernières années ne se faisait sentir que faiblement, qui disparaissait, comme les jolis oiseaux de la Louisiane, étouffée par la propagande allemande, comme par le moineau pialleur et pillard, cette influence, dis-je va très certainement reparaître plus resplendissante que jamais, drapée dans son manteau de gloire, et nous dirons encore et avec fierté que nous sommes citoyens des Etats-Unis, descendants des Français.

PAUL VILLERE.



